

# ÉLOGE DE LA COMPLEXITÉ En marge des nouvelles thérapies

par Jacques Ardoino

**A**VANT même toute la fantasmagorie individuelle, interpersonnelle et sociale qu'il suscite inmanquablement, le corps semble toujours plus ou moins osciller entre deux pôles. Il fait honte : *on le cache*, on le couvre de vêtements, de parures, autant pour le faire oublier que pour le mettre en valeur. Il fascine : *on l'exhibe* comme pour lui retrouver un sens qui lui aurait été confisqué.

Cette valse hésitation est peut-être une aubaine pour le secteur marchand des « services psychologiques », prompt à offrir à la clientèle des pratiques tarifées de « libération ». Toutefois, pour utiliser des projecteurs souvent aveuglants, comme toute démarche inspirée d'une société du spectacle, la redécouverte du corps n'atteste pas nécessairement une capacité d'*élucidation*.

Mais déjà « l'évidence m'égaré » : tantôt j'ai un corps ; tantôt je suis mon corps. Mais je sais encore, par expérience, que *je suis*, selon les moments, bien ou mal *dans ma peau*. Notre relation à nous-mêmes n'échappe jamais tout à fait à cette dialectique de l'être et de l'avoir (G. Marcel) qui s'inspire d'une tension constante entre l'intériorité et l'extériorité.

Ainsi, la plus réelle et la plus immédiate des données de notre conscience est également la plus imaginaire et, par là, la source probable de toute imagination, à la fois leurrante et créatrice. C'est ce paradoxe de l'expérience du corps qu'il convient de ne jamais oublier quand on s'avise, pour quelque révolution sur soi, de le redécouvrir. Il est *ça et là*, c'est-à-dire *en un lieu* qu'il occupe ostensiblement, matériel, pesant, toujours maladroit, quelle que soit son habileté conquise, par rapport aux ailes du désir ou à l'acuité de la pensée qui le précède, et *ailleurs*, autre, opaque à lui-même, *inconscient*. Jusque dans son évidence souvent insupportable, il est encore évitement. C'est bien pourquoi les technologies, les démarches, les approches à visée thérapeutique ou formatrice manquent l'essentiel en se contentant le plus souvent d'en faire un objet de soins.

## Le corps, l'espace et le temps

Dans les « traitements » dont il est l'objet, le corps n'a jamais cessé d'être énigmatique, à l'instar de celui du sphinx<sup>1</sup>. Machine qu'il s'agit de dépanner, ou dont on veut optimiser le fonctionnement par le manège d'un self-management, organisme malade ou sous-développé qu'il s'agit de soulager et d'aider à s'épanouir, autant de variantes d'une quête de la *réparation*. Mais, allez donc réparer ce sur quoi il n'y a pas de prise, parce que fuyant et insaisissable, quand de surcroît le sens même de cette réparation vous échappe !

C'est sans doute la question *cruciale* parce qu'elle met en œuvre deux systèmes de références foncièrement hétérogènes l'un à l'autre, celui du temps et celui de l'espace ; deux systèmes que notre intelligence ne sait pas appréhender ensemble, alors que l'expérience nous y confronte simultanément.

Enigmatique parce que paradoxal, le corps est surtout ce en quoi et ce par quoi le temps se conjuguera peut-être à l'espace. D'une part, de par sa matérialité et son organisation structurée et hiérarchisée, il se perçoit d'abord comme *forme spatiale*. C'est pourquoi, au demeurant, on l'*observe* beaucoup plus volontiers qu'on ne l'*écoute*<sup>2</sup>. Mais, il est aussi *forme temporelle* et *historique*, non seulement comme facteur de déroulement et de construction génétiques, selon le modèle de l'embryogénèse, mais en tant que l'*altération* (le jeu des interactions, des influences de l'environnement, de l'autre, etc.) est sa loi la plus fondamentale et la plus inexorable. Justement parce qu'il est vivant, le corps renvoie toujours à la mort comme à sa propre fin. Le vieillissement, contemporain de toute croissance, est alors le rappel nécessaire, mais constamment nié (selon un processus magique et non dialectique) de cette conscience malheureuse.

Au demeurant, c'est déjà un pléonasmisme que de parler de conscience malheureuse. Toute conscience exigeante renvoie nécessairement à une métaphysique du malheur et à ses corollaires existentiels et psychologiques d'angoisse et de révolte. La sérénité elle-même, quand elle existe vraiment, au-delà de ses faux semblants, ne se fonde que sur l'évidence du malheur. Le malheur, c'est justement le caractère périssable, parce qu'irremédiablement

1. Un autre symbole intéressant du corps pourrait être recherché dans l'écriture de la danse qui se distout et s'enfuit dans l'instant où elle se trace et dont on conserve cependant l'impression. Dans tous les cas, le corps est plus encore *sens* que sensibilité. Reste que le corps se voit encore des « vêtements d'idées » qui l'apprentent pour les images qu'on s'en donne (cf. D. Deleuze et F. Guattari, *Le corps productif*, Mame, 1972). Dans un précédent article (J. Ardoino, « Prendre corps, incarnation ou réification », *Pour*, n° 41, 1975), nous avons tenté de mettre en lumière que le corps était, avant tout, façonné par les forces sociales de production, littéralement remodelé pour se convertir plus aisément en outil, en *énergie domestiquée* et en *capacité de travail*.

2. La vue et l'observation sont dévolues à ce qui se vit plus essentiellement en termes d'espace ; l'écoute, au sens psychothérapeutique, est davantage liée à la temporalité.

et intimement lié au temps, donc à l'altération, de toute entreprise humaine, de tout désir, de tout projet, et même de toute conscience. Ainsi, notre existence est profondément structurée par la confrontation à la solitude, par l'expérience du vieillissement, et par l'expectation angoissée de la mort.

Mais cette réalité ontologique que tentent vainement de faire oublier des conduites de diversion et des formes d'anesthésie sociale aussi nombreuses que variées, n'exclut nullement la richesse du vécu comme de la portée de l'aventure humaine, et la passion réfléchie<sup>3</sup> de vivre qui peut en découler. Il faut seulement, au-delà de cette inévitable épreuve du désespoir, apprendre à se réconcilier avec l'existence. C'est le rôle de l'éducation et de l'expérience (avec la maturation qui en résulte) que d'aider à y parvenir. Le corps est, bien sûr, au centre de ce cheminement dramatique.

Lieu et moyen des pulsions, il ne saurait y avoir d'investissements ni d'implications possibles autrement que par son intermédiaire. Quels que soient leurs degrés d'intellectualisation, de rationalisation, de sublimation et de socialisation, le plaisir et la souffrance s'y enracinent toujours. Il est ainsi mémoire de son histoire singulière et à travers l'organisation biomique de ses souvenirs, il développe l'intuition de sa durée et de son identité. Les affres de l'altération liée au temps sont donc indissociablement mêlés aux conditions du développement de la personne, dans un ensemble de processus de construction-réalisation-expression de soi, dans le devenir, à travers la confrontation à autrui.

Ainsi, les représentations du corps, son iconographie, ses figurations picturales, son évocation poétique ou ses mensurations positives, sa topographie et la description ordonnée de sa croissance comme de sa déchéance, sont-elles toujours structurées par ce double mouvement d'expression, d'extériorisation de l'intériorité, supposant un espace, et d'appropriation, d'intériorisation, plus temporelle, de l'extériorité.

Pour vouloir privilégier résolument la vision d'un monde selon Parménide, on ne peut tout à fait faire l'économie d'une intuition plus héraclitéenne du changement. C'est bien effectivement la caution dont se réclament, à juste titre, les pratiques d'intervention thérapeutiques ou formatives. L'éducabilité est aux pédagogues et aux éducateurs ce que la curabilité est aux thérapeutes. Les deux notions abstraites qui occupent des positions symétriques dans deux champs différents manifestent d'indéniables liens de parenté<sup>4</sup> entre elles, en dépit de la méconnaissance instituée qui empêche de les reconnaître et de les approfondir<sup>5</sup>. Il serait, par exemple, intéressant de

se demander si, malgré la spécificité de l'acte thérapeutique, fondé par une souffrance du patient et une demande explicite de soulagement, la curabilité, en psychothérapie, ne tient pas également toujours à l'éducabilité du client, c'est-à-dire à ses possibilités de remaniement et d'adaptation, comme à ses capacités d'invention, impliquant un niveau déjà élevé de tolérance à l'altération et au conflit<sup>6</sup>.

Mais, ne serait-ce que pour éviter d'autres errements, il est nécessaire de comprendre qu'à travers ces pratiques (thérapeutiques et/ou formatives), ce sont les conditions subjectives de l'aliénation qui peuvent seules changer, et non les conditions objectives qui demeurent hors d'atteinte. Autrement dit, le travail sur soi, s'il est effectif, changera probablement la qualité du regard portant sur la situation, sur la relation à soi-même, comme sur la relation avec autrui. Le vécu deviendra peut-être moins subi parce que moins opacifié. Mais les structures personnelles, les normes sociales qui déterminent ce vécu, les idéologies qui le traversent et le contrôlent, n'auront pas changé pour autant. C'est l'agencement, le rapport à, ou (et) le rapport entre qui se trouveront éventuellement modifiés par quelques *perlaborations*.

Encore faut-il que des conditions relativement exigeantes soient respectées pour prétendre approcher un tel résultat. La visée est tout à la fois une intuition pratique et une intellection critique sous forme articulée, à partir d'un repérage des différences, d'un ensemble d'éléments, de données, que l'organisation sociale, venant remodeler à son profit l'organisation biologique, tend à nous présenter comme *disjoints* et (ou) confondus. Les tensions dialectiques entre l'intériorité et l'extériorité, soi et autrui, le temps et l'espace, les exigences du principe de plaisir et les contraintes du principe de réalité, etc. doivent aussi être reconnues, méditées, agies. Dans ce type de travail, le statut logique de la contradiction et le statut pratique du conflit, de l'ambiguïté, de l'ordre et du désordre se trouveront redéfinis. Beaucoup plus que l'image du corps sur laquelle on s'attarde si volontiers, c'est toute une vision du monde qui est effectivement en cause. S'il est une fin respectable en ces pratiques, qui transcende effectivement les aspects marchands, les rituels de consommation, l'anesthésie sociale et les stratégies du nouvel ordre intérieur, c'est la quête d'une autre façon d'être au monde et, comme l'évoque R. Barbier<sup>7</sup>, l'espoir d'une nouvelle militance fondée sur le pouvoir des minorités actives<sup>8</sup>. Mais le risque reste considérable de s'engluier en che-

<sup>6</sup> L'ambiguïté, l'implication ibidinale) et à la condescendance que les thérapeutes manifestent en général pour la chose éducative, les psychanalystes notamment. Ces derniers n'ont du reste guère investi de sagacité pour tenter l'élucidation des très délicats rapports entre maîtres et disciples au sein des cénacles analytiques (cf. J. Ardoino, *Éducation et relations*, Gauthier-Villars, Paris, 1980).

<sup>7</sup> Sans qu'on puisse en faire un test pour autant, le degré de rigidité de la personnalité, suggéré par la présence ou l'absence d'humour, nous semble symptomatique à cet égard.

<sup>8</sup> R. Barbier, « Soit comme projet ou la métamorphose militante », *Autrement*, février 1981.

<sup>8</sup> S. Moscovici, *Psychologie des minorités actives*, PUF, Paris, 1979.

<sup>3</sup> Quand elle n'a plus besoin pour se maintenir des aveuglements de toute nature (boulimie, activisme, fuite en avant, négation magique et non dialectique de la réalité, ivresse de la performance, conduites suicidaires) dont elle s'accommode ordinairement en ses formes brutes, non raffinées par l'éducation et le travail sur soi qui peut en résulter.

<sup>4</sup> Les nouvelles thérapies font suite, ainsi, au parallélisme entre les pédagogies et les psychothérapies de groupe, les psychothérapies et les pédagogies institutionnelles, etc.

<sup>5</sup> Cette méconnaissance tient principalement, tout à la fois, aux réticences que les pédagogues témoignent à l'égard de ce dont leur rationalité ne sait pas rendre compte (l'inconscient,

min dans le « règne de l'entre-deux » et dans la facticité pseudo-mythique d'une harmonie de confection.

Il faut alors s'interroger sur les moyens que proposent et se donnent de telles démarches dont le caractère délibérément initiatique ne fait aucun doute, mais dont la teneur ineffable peut être génératrice d'illusions sinon de supercheres. L'appel à l'expérience vécue, à ce qui est émotionnellement ressenti, la mise en œuvre privilégiée d'une affectivité réhabilitée, la prédominance de l'« ici et du maintenant » se comprennent fort bien en tant que réactions au façonnage intellectuel de la pensée héritée. Mais que signifie l'anti-intellectualisme farouche sur lequel débouchent trop souvent ces pratiques ? D'un autre côté, la magnification de l'*hic et nunc* consacre la déchéance de la temporalité<sup>10</sup>. Ne veut-on pas remédier aux perversions d'un *esprit critique reconnu biaisé* par la suspension de toute activité critique ? Quelle merveilleuse micro-culture d'aliénation en résulterait alors ? De l'ésotérisme sectaire<sup>11</sup>. La relation à la société globale demeure primordiale et toute coupure radicale est suspecte. Comme l'écrit P. Dommergues<sup>12</sup>, « la prise de conscience de soi par moi et pour moi (*self awareness*) est devenue en quelques années la nouvelle panacée américaine. L'objectif recherché est le "contact" avec soi-même, la relation au monde, à la nature, aux autres ; la "paix intérieure" qui isole du bruit et de la fureur<sup>13</sup> ! »

Ce retour sur soi a, en effet, essentiellement valeur de refuge. Tout concourt aujourd'hui à développer une *culture généralisée de l'impuissance*. En dépit des idéologies de progrès, les droits de l'homme sont universellement bafoués. On exalte, il est vrai, par souci de compensation de respect des droits de l'enfant, du malade, des handicapés, des animaux, etc. Sur le plan international, les risques de conflits se développent. L'équilibre de la paix est avant tout celui de la peur.

Jamais sans doute, l'homme de la rue ne s'est senti aussi approprié de son pouvoir de décision. L'intelligibilité globale de sa condition lui échappe d'autant plus que les sciences et les techniques deviennent sophistiquées. Pour trouver des territoires où exercer à nouveau ses capacités et risquer son désir, souvent de façon dérisoire, il lui faut se contenter de perspectives de plus en plus restreintes : la reproduction bureaucratique de la frustration imposée à autrui pour équilibrer la sienne propre ; l'univers du jeu (le loto,

le tiercé) dont la « roulette russe » devient le symbole héroïque ; le culte de la performance, etc. Dans ce contexte déprimant qu'on qualifie facilement aujourd'hui de morosité, le corps est notre territoire le plus immédiat. Il devient évidemment tentant d'en récupérer la maîtrise. Mais qu'entend-on au juste par là ?

## Les deux formes de maîtrise

On confond le plus souvent deux conceptions tout à fait différentes de la maîtrise, chacune d'entre elles recelant d'ailleurs ses pièces spécifiques. L'une est, avant tout, entendue comme le fait de pouvoir contrôler quelque chose ou quelqu'un (phénomène, processus, situation, mouvement, forces, individus, groupe, population, etc.). Elle se réfère à un *espace*, à un territoire sur lequel s'exerce ce contrôle. L'ambition est d'avoir la situation bien en main, comme dans l'exemple militaire ou policier. Il s'agit donc d'une maîtrise visant le maintien ou le rétablissement d'un ordre donné. L'intention tout à fait explicite d'*emprise* et d'*asservissement* la caractérise. C'est la domination du maître sur l'esclave. Malgré les inévitables investissements libidinaux, le modèle de cette maîtrise est toujours *cybernétique* au sens où il s'agit de gouverner les êtres et les choses. Pour ce type de machination, il faut d'abord des *machines*. Ce sont les phantasmes de l'organisateur et de l'économiste, primant et brimant l'érotique, qui engendrent l'utopie technologique. De Spinoza, Leibniz et Descartes à nos jours, le spectre d'un sommeil de la Raison qui pourrait enfanter des monstres, comme l'évoque picturalement Goya, infiltre la philosophie et la science. La technique hérite tout naturellement des rejets d'une telle prophylaxie. Dès lors, l'*œil* doit balayer constamment l'espace pour que ce dernier reste propre net, ordonné. C'est le *Panoptique* de Bentham si remarquablement analysé par M. Foucault<sup>14</sup> ; c'est *L'emprise de l'organisation*<sup>15</sup>.

L'autre conception de la maîtrise est celle d'une appropriation progressive de qualité et d'expérience, comme l'excellence d'un art (l'initiation du compagnonnage par exemple). Elle provient d'une inspiration plus biologique que dont elle utilise volontiers les métaphores : maturation, développement, intégration, assimilation, sensibilisation. Elle se réfère donc essentiellement au temps, à l'infériorisation personnelle. C'est bien cette seconde notion de la maîtrise qui est l'objet de toute éducation en profondeur comme de toute psychothérapie. Elle s'effectue dans le sens vertical, celui d'un approfondissement. Son principal mouvement est un « aller et retour », toujours égocentrique. Tout ce qui est acquis, rapporté, intégré reste subordonné à une démarche finalisée : celle de l'enrichissement personnel, d'une

9. R. Barbier, *op. cit.* Cet univers de la facticité, toujours en demi-teintes, parce qu'il s'accommode d'une médiocrité critique, convient finalement assez bien aux dirigeants de tous les appareils.

10. Cf. J. Gabrel, *La fausse conscience*, Éditions de Minuit, Paris, 1962.

11. Cf. R. Hkor, *Je porte plainte*, Albin Michel, Paris, 1981.

12. In Université de Vincennes, collectif, *Le nouvel ordre intérieur*, Moreau, Paris, 1980.

13. Plutôt que le ressourcement (le pèlerinage aux sources ou la seconde naissance), c'est la digestion et la dilution des contradictions qui pourraient être à l'origine d'une contestation politique, que l'on peut escompter. Ce « cannibalisme » social est poussé à l'extrême dans le modèle de *La société psychiatrique avancée* de R. et F. Castel, A. Lovell, Grasset, Paris, 1979, et E. Goffman, *Asiles*, Minuit, Paris, 1968.

14. M. Foucault, in *Le panoptique*, précédé de *L'œil du pouvoir*, Belfond, Paris, 1977.

15. M. Pages, N. Bonetti, V. de Gauljac, D. Descendre, *L'emprise de l'organisation*, Paris, PUF, 1979.

compréhension, d'une intuition totalisante, marquée du signe de l'inachèvement<sup>16</sup>. Pour essentiellement temporelle qu'elle soit, cette conquête de soi requiert un espace. Mais, finalement, plus pour se contrôler ou pour s'évaluer (ce qui n'est pas du tout la même chose) que pour contrôler le territoire proprement dit. Mais elle peut aussi se retrancher exagérément du monde, au point de parvenir à une véritable déchéance de la temporalité. A la limite, c'est la jouissance d'un moment où se retrouve l'éternité.

Faute de cette distinction majeure, la manipulation d'autrui et finalement la manipulation de soi par soi (I. Caruso) s'imposent d'elles-mêmes et s'en donneront à cœur joie. D'une part, les offres de service, les programmes de stages, les approches thérapeutiques semblent se référer plus volontiers à la seconde des deux constellations que nous venons d'évoquer schématiquement. D'autre part, l'administration de l'expérience de la démarche renvoie inmanquablement à la première. L'importance conférée à l'appareillage, à la mise en scène, atteste la présence indispensable d'une *machinerie*. Le phénomène était déjà sensible dans le psychodrame morenien avec ses différents plateaux, ses projecteurs, ses ego-auxiliaires, ses techniques de jeux. Il le sera tout autant à travers les rituels des groupes de rencontre, du co-conseil, de l'analyse transactionnelle, de la *gestalt* ou du potentiel humain. Les pratiques orientales transposées, le plus souvent au mépris des convenances culturelles, n'échappent pas non plus à cette règle du genre. On propose ainsi d'initier à l'art subtil du tireur à l'arc (cf. encart ci-dessous) après la diffusion du judo, du kendo, de l'aïkido, du kung-fu, du vo-viet, etc.

Si la dimension temporelle était bien prééminente à l'origine, elle s'est perdue en cours de route, en restant attachée à ses propres racines. Tout se réduit à nouveau à l'espace d'un apprentissage. C'est bien pourquoi la transe des « maîtres fous » ne se transplante pas. Elle ne serait plus opératoire ! Le statut conféré aux résistances, aux processus de défense, renforce cette impression. Ils sont, en effet, définis et traités comme des sortes de scories, de boucliers, de carapaces qu'il s'agit de forcer, d'outrepasser pour retrouver, dessous, ce qui peut subsister de bon et de sain. Curieusement, lorsqu'il s'agit de corps physiques ou chimiques, la résistance apparaît clairement comme une dérivée de la structure atomique, mais on semble l'oublier quand il s'agit d'êtres vivants. Les systèmes de défense doivent être respectés (ce qui n'interdit pas la recherche de leur remaniement et d'une modification de la relation que le psychisme conscient peut avoir avec eux) parce qu'ils sont parties intégrantes de la personnalité, dans la mesure où ils la structurent littéralement et lui assurent sa cohérence.

On l'a, bien sûr, entendu à travers tout ce qui précède : à propos du corps, ce sont également les rapports « contre nature » de l'homogénéité et de l'hétérogénéité, de l'ordre et du désordre qui se retrouvent en filigrane d'une

L'exemple est remarquable pour donner simultanément mais confusément l'idée des deux types de maîtrise. L'art subtil évoque la maturation et l'expérience, liées à la temporalité, tandis que le tir à l'arc illustre le contrôle de l'instrument et la suprématie (par rapport aux autres critères de compétition, par rapport à la cible qu'il s'agit d'atteindre) sur un territoire donné (l'aire de tir). Mais, il est possible d'aller encore plus loin dans l'analyse, en cherchant à distinguer entre trois attitudes : celle que nous appellerons simplement technique portant sur des objets extérieurs qu'il s'agit de contrôler ; celle qui vise un self-control, une « maîtrise de soi » et qui malgré l'intériorisation et la prise en compte de la temporalité à travers la perlaboration, reste technico-méthodologique, psychagogique sinon orthopédique, puisque toujours orientée vers l'efficacité, même si celle-ci se réclame d'un niveau de qualité supérieur ; celle qui est proprement philosophique parce qu'elle traduit essentiellement un certain rapport au monde, c'est-à-dire subtil, réfléchi, critique, empreint de sagesse et d'expérience.

Nous avons suffisamment développé les caractéristiques et les implications de la première attitude. C'est pourquoi nous voulons nous attacher ici à repérer ce qui est respectivement spécifique aux deux autres. C'est particulièrement difficile dans l'ensemble choisi parce que les cultures orientales mêlent facilement ces deux attitudes au sein des pratiques (la confusion s'épaissira à fortiori quand ces « savoirs » déracinés se trouveront transplantés dans une autre culture). Le « maître », dans les arts martiaux, par exemple, est presque toujours l'« ancien » et le « sage ». Il n'en demeure pas moins que son hypothèse de travail initiatique, son préjugé sur son art, est que l'efficacité visée dépend essentiellement de la volonté opératoire, de l'effort et surtout de l'état conquis du « mental », c'est-à-dire d'une pensée, et d'une attitude justes. D'une certaine manière, la relation du monde de ce « maître » s'arrête là pour les besoins de l'initiation. Si l'ascèse est effective et le jeu des attitudes qui en découle, correct, le résultat suivra de lui-même. Confucius disait déjà dans le même sens : « L'archer a un point de ressemblance avec le sage ; quand sa flèche n'atteint pas le milieu de la cible, il en cherche la cause en lui-même (il n'accuse personne) » (Tchoung Ioung Confucius, L'invariable milieu, traduit par R.P. S. Couvreur-Padoux, Paris, 1965, p. 37). Oui, mais voilà, Confucius le dit bien, ce n'est qu'un point de ressemblance. Pour utile que soit l'hypothèse, elle n'épuise pas le rapport au monde et les questions qu'il suscite. S'il s'agit cette fois d'une cible vivante, rusée, capable de stratégie, il devient intelligent, subtil et nécessaire de compter avec elle et ne pas seulement chercher en soi, dans les défaillances de la méthode et dans les imperfections de l'attitude, les causes de l'échec. La philosophie suppose aussi une intuition, une appréciation, une acceptation de l'inélectable (cf. supra) de « ce qui ne dépend pas de nous », en particulier le caprice ou la volonté réfléchie de l'autre, ce qui n'implique pas nécessairement la résignation ou une soumission à la fatalité. La notion de maîtrise doit être élargie jusque-là, sinon on reste au niveau des « ressemblances », ou des faux semblants qu'affectionnent les gourous contemporains (notamment dans les sectes et les bazars psychagogiques).

16. Cf. G. Lapassade, *L'entrée dans la vie*, Editions de Minuit, Paris, 1963.

structure cruciale à partir des coordonnées spatiale et temporelle. La question - au scandale, est tout à la fois psychologique, scientifique et philosophique. D'emblée, nous ne nous repérons facilement que par rapport à l'espace, et cependant, nous ne nous repérons vraiment que dans le temps, parce que nous y retrouvons nos ancrages originaux, les fibres de notre identité comme la théorie de nos avatars. De son côté, la connaissance tient sa cohérence de l'homogénéisation des données tandis que son sens ne saurait provenir que du respect de l'hétérogénéité. Peut-on parler d'une complémentarité de ces deux dimensions ? Et surtout que faut-il entendre, au juste, par complémentarité ? G. Berger distingue, pour sa part, trois sortes de complémentarités que nous reprendrons, ici, pour tenter de donner une idée du problème.

1) Un angle donné se situe par rapport à son angle « complémentaire » pour constituer ensemble un « angle plat » (180°)<sup>17</sup>. Nous sommes là dans le cadre d'une rationalité unique, cohérente et homogène. Ce qui complète est de même nature que ce qui est complété. Ainsi, le dernier œuf qui viendra compléter la douzaine, ou la tomate que la marchande ajoute sur le plateau de la balance pour « faire le kilo ».

2) Dans le phénomène de la perception, notre « tact » vient compléter la vue. Nous en retirerons même l'expérience du relief. Les deux sens sont donc complémentaires. Mais déjà, ici, nous avons l'intuition de l'hétérogénéité. Ce qui complète n'est pas exactement de même nature que ce qui est complété. Cependant, l'organisation supérieure du système nerveux, le cervelet, le cerveau coordonnent entre eux les différents sens. Les données hétérogènes sont rassemblées et synthétisées par un principe d'unité.

3) Lorsque quelques observateurs regardent, à partir de différents points de vue, le même objet sous plusieurs angles, leurs lectures des phénomènes peuvent aussi être considérées comme complémentaires. Mais l'hétérogénéité apparaît désormais plus foncière, plus radicale. Il n'y a plus de principe unique d'organisation, assurant la coordination selon la même nécessité. L'harmonie n'est pas préétablie. Les risques de désaccords, de contradictions, de conflits des interprétations sont beaucoup plus élevés. Nous nous trouvons, de fait, dans ce troisième cas, dans une perspective multiréférentielle. La cohérence des données en souffrira certainement tandis que l'ensemble ouvre des significations possibles s'élargira.

Toute la question est de savoir si l'attitude de connaissance va être politiquement et stratégiquement animée par le souci de retrouver l'homogénéité au prix d'inévitables réductions (mutilations) de l'objet, ou s'accommodera d'une compréhension de l'hétérogénéité et du désordre, reconnus comme fondamentaux, irréductibles à leurs limites extrêmes, nécessaires, en tant

que facteurs de conflits et de ruptures, à la production du sens. Il faut alors une intelligence dialectique de l'univers, de l'expérience existentielle et des phénomènes que l'on prétend connaître, sinon contôler. Qu'en est-il du corps-machine ? La machine, c'est justement ce qui est voulu homogène par construction ; c'est l'homogénéisation du travail organisateur. Il n'est nullement question, ici, de nier ou d'ignorer l'intérêt de certaines approches thérapeutiques ou éducatives centrées sur le corps. Le champ pratique établit qu'il peut s'y effectuer un travail utile, raison de plus pour chercher à comprendre ce qui se passe en fait. Mais prenons garde à l'idée même de recyclage que propagent les séminaires et les stages ! Sinon la boucle se fermera plus étroitement encore de l'*homo-economicus* à l'*homo-gène*.

Jacques Ardoine

17. Il est intéressant de remarquer que « ce qui est plat », y compris quand il s'agit d'un angle, est « sans relief », c'est-à-dire sans verticalité, sans profondeur, défini de façon univoque.

